

Zeitschrift: Tsantsa : Zeitschrift der Schweizerischen Ethnologischen Gesellschaft
= revue de la Société suisse d'ethnologie = rivista della Società svizzera
d'etnologia

Herausgeber: Schweizerische Ethnologische Gesellschaft

Band: 11 (2006)

Artikel: Photographies et stéréotypes : à propos d'une stratégie d'accès au terrain

Autor: Martin, Hélène

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1007395>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

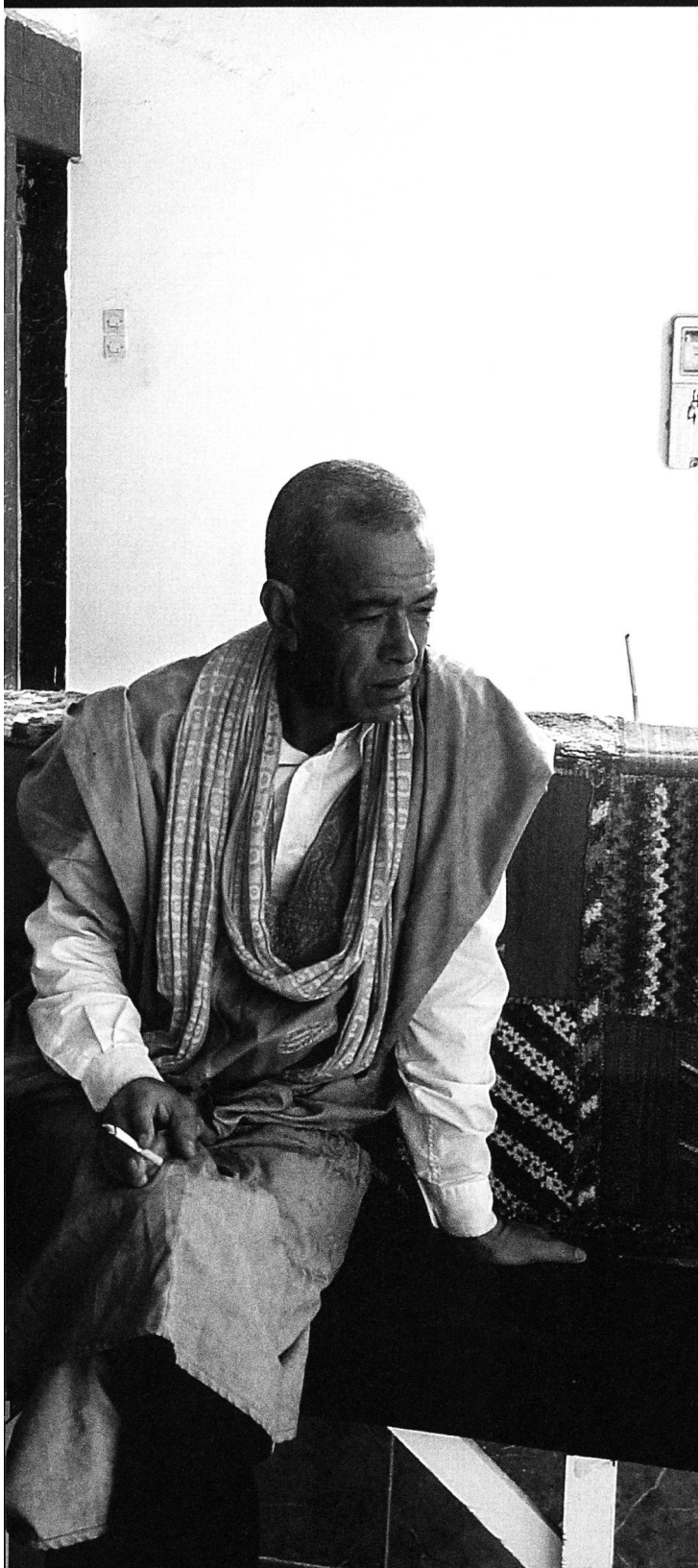
Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



PHOTOGRAPHIES ET STEREOTYPES

A PROPOS D'UNE STRATEGIE D'ACCES
AU TERRAIN



Texte: Hélène Martin
Photos: Youssef Tahiri, Hélène Martin (photo 2),
Abdellah Achmam (photo 3)

Pourquoi prendre des photos sur le terrain ?

Les photos présentées ici ont été prises moins dans une volonté d'illustration d'un terrain que comme stratégie d'accès à celui-ci. L'anthropologue a donné son appareil de photo à un Marocain dans l'idée que le photographe fonctionne comme interface entre son objet de recherche et la réalité empirique telle qu'elle se déployait sur le terrain. En effet, la chercheuse comptait non seulement sur le fait que cette médiation facilite l'entrée en contact avec des commerçant·e·s mais encore sur la probable richesse des commentaires que le photographe livrerait à propos de ses prises.

C'est donc un petit groupe qui part en quête de photos, constitué de l'ethnologue, d'un informateur principal et d'un photographe. La première réalise, en avril 2006, un séjour de terrain de sa thèse, consacrée au commerce féminin dans la région d'Agadir. L'informateur principal, Abdellah, et elle partagent des liens de parenté indirects et sont donc liés par des obligations d'entraide fondée sur un sentiment de confiance mutuelle, devant néanmoins être régulièrement réaffirmé pour être activable en tout temps. A ce premier lien assez solide s'attachent d'autres liens plus précaires. Ainsi le photographe, Youssef, est un ami d'Abdellah, que ce dernier a jugé intéressé et utile au travail de l'anthropologue en raison de sa culture universitaire et du fait qu'il réalise un stage en audiovisuel à l'Institut français d'Agadir. Youssef et l'enquêtrice développeront une relation amicale; celle-ci demeure néanmoins médiatisée par Abdellah qui gère l'économie des dons et des contre-dons qu'elle implique. En effet, comme l'illustre l'activité de prise de photos présentée dans cet article, à différents types d'échanges correspondent différents types de relation entre acteurs sociaux et actrices sociales.

Précisons encore que la chercheuse, sur le terrain, choisit souvent de se faire accompagner par des Marocains dont elle est proche lorsqu'elle s'apprête à rencontrer des hommes qu'elle ne connaît pas, et avec lesquels la relation n'est *a fortiori* pas définie. De la sorte, elle délègue le contrôle de la situation à ses familiers qui, en l'introduisant auprès de ses interlocuteurs et par leur présence protectrice, fonctionnent comme garants du respect des normes relatives aux relations entre hommes et femmes. Ce faisant, l'ethnologue abandonne une partie de son pouvoir d'action au profit de ses compagnons et d'un maintien des convenances en matière de rapports sociaux, y compris de sexe. Elle conserve cependant le contrôle sur la recherche qu'elle mène. Et, en l'occurrence, pour réaliser

son projet de médiation par la photographie, elle demande donc au photographe de prendre un rôle d'intermédiaire et souhaite qu'il le fasse «en Marocain», dans l'idée que ses pratiques et discours soient non seulement facilitateurs mais aussi illustratifs de «manières d'être et de faire» marocaines. Dans cette perspective, sur les scènes où se rend le groupe, la chercheuse demande à Youssef de prendre «les clichés qu'il veut, comme il veut».

La première scène où se rend le groupe est une boutique d'artisanat. L'enquêtrice a réalisé, un jour précédent, un entretien avec la patronne au terme duquel elle a demandé l'autorisation de prendre des photos de son affaire pour un article scientifique. La patronne s'est alors informée du prix que cela lui coûterait et l'ethnologue, surprise car elle pensait demander une faveur, s'est exclamée «mais c'est gratuit!»; la patronne a acquiescé. Lorsque le groupe se rend dans la boutique pour prendre des clichés, patronne et touristes en sont absents. Le photographe effectue une première série de photos que l'enquêtrice juge «publicitaires». Déçue, elle demande à Youssef de prendre des scènes de travail, mais il hésite: les gens ne souhaitent pas être pris en photo. Ce faisant, le photographe met en œuvre le pouvoir de respect des normes sociales dont l'enquêtrice l'a implicitement investi: cela ne se fait pas, lui signifie-t-il, de prendre des clichés en catimini. Il «vole» néanmoins un cliché: un vendeur fumant une cigarette en l'absence de clients; le vendeur fait mine de ne pas voir qu'on le photographie car la cigarette lui a été donnée par la chercheuse (photo 1). Quant à cette dernière, elle prend, sur la proposition du comptable qui refuse de se faire photographier, une seconde scène de chômage technique: d'autres vendeurs jouant au foot dans la rue en attendant les client·e·s (photo 2).

L'expérience faite dans cette première scène met en évidence que, pour Youssef comme pour l'ethnologue, prendre des photos d'inconnus est difficile. Une stratégie éthiquement correcte est alors mise sur pied pour les situations où aucune relation de familiarité ne lie les interagissant·e·s: le photographe demandera aux sujets de poser pour la photo, et d'arranger la scène de manière à ce qu'à leurs yeux, elle représente leur fonction. La scène suivante est un village des environs d'Agadir, El Mzar, où l'informateur principal a grandi. Le contexte est celui d'une familiarité entre le groupe en quête de photos et les habitants, qui va rendre plus facile la prise de clichés. Sur le chemin de la maison familiale d'Abdellah, une scène arrête le groupe: un boutiquier (*hanouti*) retape des caisses en bois devant son garage. Youssef et l'ethnologue n'osent pas prendre la scène, mais Abdellah s'empare de l'appareil

et photographie le boutiquier au travail (photo 3). Abdellah n'a pas de scrupules à cette occasion; il est chez lui dans ce village où chacun se connaît ou, du moins, peut s'identifier. Un peu plus loin, une autre scène intéresse le groupe. Trois jeunes hommes discutent devant leur atelier de cycles. Ce sont des amis d'Abdellah et ils posent volontiers pour Youssef (photo 4). Sur le chemin du retour, le groupe s'arrête en ville et Youssef prend en photo une série d'amis. L'un d'eux est pharmacien; il pose en regardant avec une certaine fierté les médicaments (photo 5).

La scène suivante est le *souk* d'Agadir. Dans un premier temps, Youssef décide de partir seul faire des clichés du marché. Il en prend plusieurs, mais avec un certain malaise et des difficultés qui apparaissent sur les photos: le *souk* est mouvant, la discrétion pratiquement impossible et les clichés en rendent compte par leur absence de premier plan et leur manque de netteté. La photo 6 montre cependant un horizon de fruits et, en premier plan, une cliente, photographiée de dos, faisant ses emplettes chez l'un des multiples vendeurs de la zone des fruits. Probablement s'agit-il du vendeur de la cliente, et de la cliente du vendeur: au *souk*, les client·e·s se rendent d'ordinaire chez les mêmes commerçant·e·s, dans une optique de familiarisation de la relation pouvant donner lieu, avec le temps et l'instauration de confiance, à des privilèges (retranchement sur les prix, crédits, meilleurs produits).

Face à la difficulté de prendre de bons clichés au vol, le groupe décide de cibler certaines boutiques en se mettant en scène dans une interaction commerçante. Aussi, la chercheuse et Abdellah entrent dans l'une d'elle et vont regarder différentes huiles cosmétiques, sous l'œil observateur de l'*âttar* (pharmacien traditionnel) (photo 7). Abdellah choisit une huile de soin pour cheveux, et sa comparse une brosse à cheveux en plastique ainsi qu'une lavette pour le *hammam*. Interloqué par son choix peu «touristique», le commerçant présente à sa cliente une série de produits pharmaceutiques traditionnels (*beldi*), la mettant au défi de savoir à quoi ils servent. Mais le vendeur n'est pas dupe de cette exposition, car le scénario peu ordinaire ne lui échappe pas: pendant que l'ethnologue passe son examen, Youssef mitraille la scène sous l'œil complice d'Abdellah; et l'*âttar*, sympathique et amusé, se prend au jeu et joue le vendeur (photo 8¹). Enfin, Youssef n'a aucun problème à photographier le patron du restaurant populaire où le groupe, qui y a ses habitudes, se rend après le *souk* pour manger un *tajine* (photo 9).

Une fois prises, qu'est-ce que l'anthropologue peut faire des photos de terrain?

En mettant les photos en situation, elle montre d'abord comment son espoir d'un accès facilité à des scènes de commerce par la médiation d'un photographe marocain, c'est-à-dire en misant sur une appartenance au contexte à un niveau très général, s'est avéré peu réaliste. Youssef n'a pas pu entrer dans des interactions interindividuelles sans avoir lui-même quelque chose à échanger. Dans la boutique d'artisanat, il a pris des clichés d'objets. Dans le *souk*, il s'est lancé dans une nouvelle tentative, peu concluante, de prise de photos au vol. Ces photos dégagées de tout contexte d'échange légitime entre acteurs se sont donc avérées impossibles. La série de photos mettant en scène des individus, en interaction entre eux ou /et avec le groupe en quête de photos, renvoie par contre toujours à des échanges, dans lesquels la photo à la fois est l'un des termes de l'échange et met en scène une partie des protagonistes de l'échange. Les clichés ont été échangés dans deux types de relations, qui constituent plus généralement les modalités commerçantes marocaines; idéalement, ils en viennent à se confondre, selon des degrés et des tonalités divers.

Il y a d'une part la série de clichés inscrits dans l'instauration d'un rapport d'échange entre inconnus·e·s, pouvant potentiellement se familiariser, mais nécessitant à ce stade initial un contre-don immédiat. D'une publicité potentielle à un achat, en passant par le don d'une cigarette, ces actes de réciprocité sont de différentes natures et inégaux entre eux. Mais les premiers échanges sont souvent un pari sur l'avenir: comme l'a dit un commerçant, peut-être visionnaire car il a refusé d'être pris en photo, «ce qu'est une bonne affaire, seul Dieu le sait. Mais une bonne affaire, c'est de garder ses clients, quitte à perdre à la première vente.» D'autre part, il y a les clichés échangés dans le cadre d'une relation familiarisée entre les acteurs et les actrices et inscrite dans le long terme. C'est ce type de relation qui lie l'enquêtrice, l'informateur et le photographe ainsi que les connaissances de ces derniers. La balance générale des échanges qui s'est jouée dans ce type de relation échappe à l'enquêtrice: les photos auront été un échange particulier dans une chaîne de dons et de contre-dons entre familiers s'inscrivant dans le long terme, chaîne dans laquelle l'anthropologue est inscrite un temps mais qu'elle abandonne en quittant le terrain.

¹ La photo montre par ailleurs la familiarité et le statut d'homme protecteur que revêt et met en scène, à l'attention du photographe, Abdellah en tenant l'ethnologue par l'épaule.







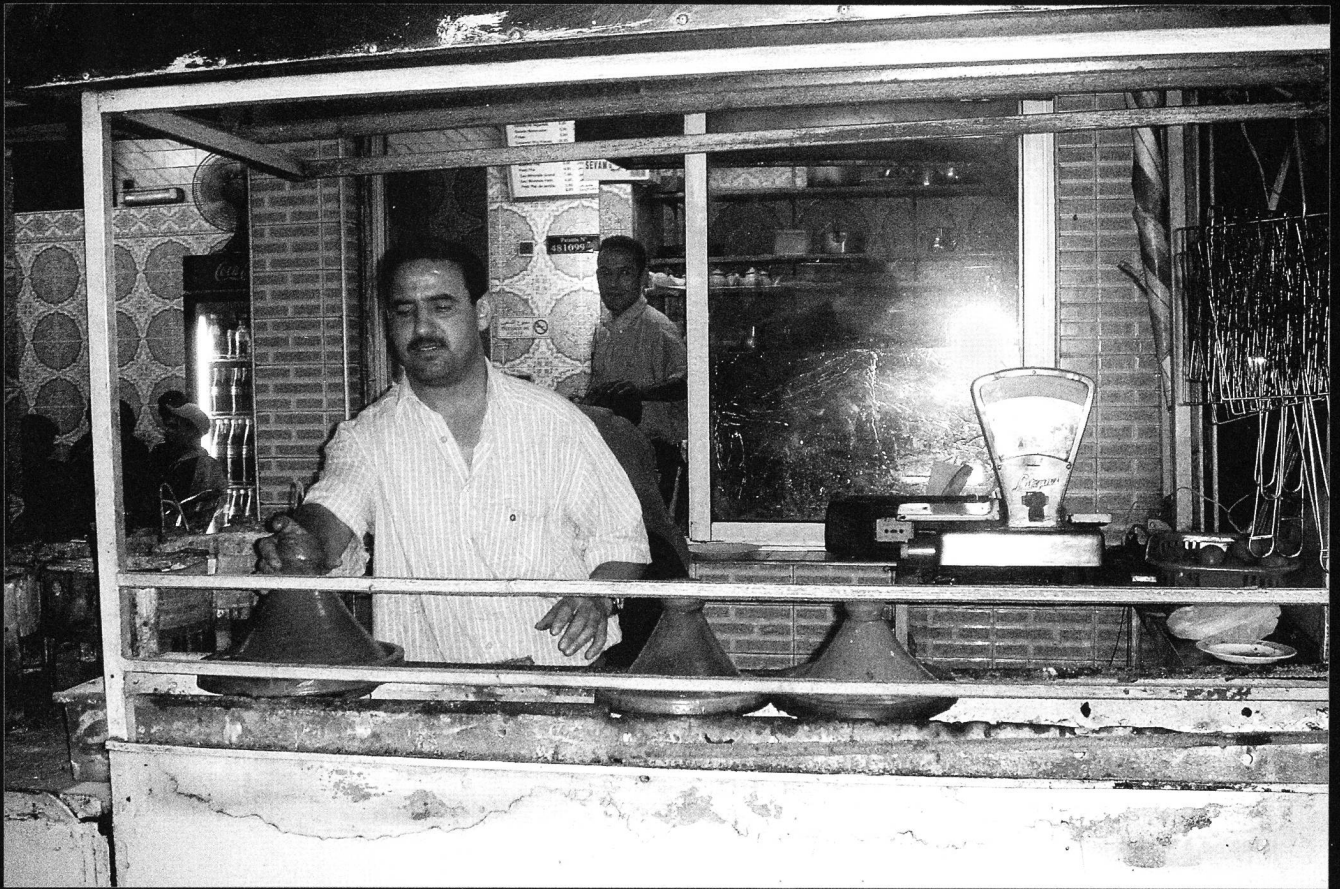












Nous avons mentionné au début de cet article que l'occasion dans laquelle s'est inscrit ce reportage photographique est un travail de terrain sur les commerçantes de la région d'Agadir. Or, force est de constater qu'aucune des photos présentées ici ne met en scène de femmes au travail. Cela tient à deux éléments de contexte. D'une part, la chercheuse n'a pas souhaité introduire des hommes inconnus dans les relations solides, et comportant une tonalité confidentielle, qu'elle avait établies avec des commerçantes. Il s'agit ici d'une stratégie symétrique et inverse à celle, présentée en début d'article, procédant par médiation masculine. D'autre part, pour des raisons de légitimation de leurs activités professionnelles par la moralisation de ces dernières, les femmes contrôlent bien davantage que les hommes leur image dans l'espace public et, de ce fait, elles refusent souvent de se faire photographier (quelques tentatives ont d'ailleurs échoué).

Finalement, il ressort que ce que ce reportage met en scène, des hommes dans différents contextes commerciaux, illustre d'une manière stéréotypée, qui n'était pas anticipée mais qui, si elle l'avait été, aurait été redoutée, deux discours extrêmement prégnants du sens commun relatif aux places respectives des hommes et des femmes dans le commerce de la région. Une invisibilité des femmes, alors qu'elles sont bel et bien présentes sur la scène économique. Et une forme de démission des hommes de leur rôle d'agents de la bonne marche économique

du pays qu'illustreraient à merveille les quelques images montrant des hommes en train de ne rien faire ou de faire autre chose que leur travail. Et c'est notamment dans cette configuration symbolique, opposant des femmes morales, actives et sérieuses à des hommes pervers et mésusant de leurs prérogatives, que se dessine actuellement une place légitime pour l'entrepreneuriat féminin dans la région d'Agadir.

Le résultat de cette série de photos invisibilisant les femmes questionne évidemment la chercheuse. L'expérience de terrain est une forme d'acculturation à un milieu permettant d'expérimenter, depuis une place forcément particulière, les rapports sociaux qui s'y jouent. Il n'est cependant plus question de garder cette place d'actrice sociale impliquée dans les relations sociales au moment de l'analyse. Or, en l'occurrence, la photographie ne permet pas cette prise de distance. Au contraire, elle reconduit, voire solidifie, des stéréotypes sociaux. L'ethnologue aurait-elle dû anticiper et contrer ce travers? Ou faut-il plutôt considérer les photos comme une partie, forcément singulière et insuffisante, du matériel dont elle dispose pour construire son analyse de terrain? Dans ce cas, le texte qui tente d'atténuer cette partialité stéréotypée suffit-il pour prétendre présenter un dossier anthropologique? Ou alors faut-il considérer ce dossier comme l'illustration de la relation toujours décalée, procédant d'ailleurs d'un décalage, entre terrain et texte?

AUTEURE

Hélène Martin est doctorante en anthropologie (Université de Neuchâtel). Elle est actuellement professeure de sociologie à l'École d'études sociales et pédagogiques (EESP) à Lausanne, Haute école de travail social et de la santé. Dans ces contextes, elle travaille sur les thématiques normes/déviance, santé et maladie, rapports sociaux de sexe. Elle est également responsable du Réseau d'études appliquées en politiques sociale, familiale et de la santé (REA, <http://www.reas2.ch>).

Haute école de travail social et de la santé · Ecole d'études sociales et pédagogiques
Chemin des Abeilles 14 · 1010 Lausanne
hmartin@eesp.ch